

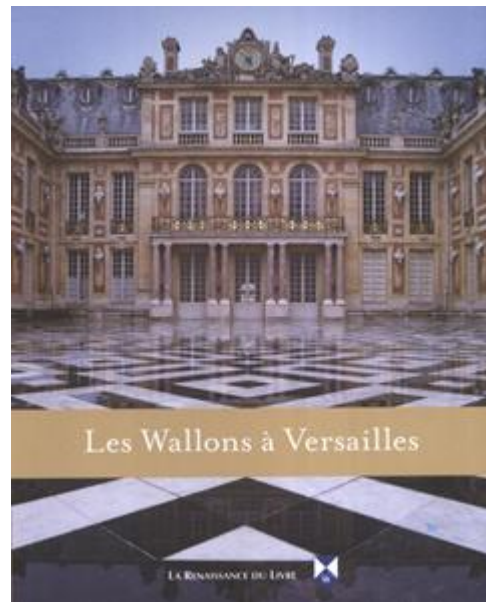
Les wallons à Versailles

Le 5 décembre dernier, la Commission royale des Monuments, Sites et Fouilles organisait une journée d'études sur le thème Les Wallons à Versailles. Le livre qui vient de paraître à La Renaissance du Livre regroupe les communications scientifiques du colloque, dont bon nombre sont dues à des chercheurs de l'ULg. Il présente ainsi un panorama inédit de la présence wallonne à Versailles (et Paris) sous les règnes de Louis XIV, Louis XV et Louis XVI essentiellement. Une présence qui n'est pas qu'artistique: artisans, diplomates, ingénieurs, militaires ont aussi leur place dans ce courant puissant qui unit la Wallonie (et singulièrement la Principauté de Liège) à sa puissante voisine.

© Université de Liège - <http://reflexions.ulg.ac.be/> - 23 March 2014

Des relations mouvementées

L'ouvrage est divisé en quatre grandes parties : une mise en perspective historique, les techniques, les arts et les marbres. Chargé de cours à l'Université, Bruno Demoulin introduit le lecteur aux relations entre la France et la Wallonie. «*Un long fleuve tumultueux*», prévient-il d'emblée. Et de distinguer tout aussi immédiatement les relations que la France entretenait avec la Principauté et celles qu'elle avait avec les provinces romanes des Pays-Bas espagnols puis autrichiens. Une distinction qui va d'ailleurs se retrouver à plusieurs reprises tout au long de l'ouvrage. C'est que, en effet, les relations Liège-France sont moins compliquées (même si parfois elles sont tragiques) que celles qu'entretient le Royaume avec les provinces romanes des Pays-Bas, terres de conquête. Ce qui oblige l'auteur à aborder aussi les relations qu'entretiennent entre elles les deux grandes parties de la Wallonie. Des relations «*marquées par la méfiance tout au long du XVIIIe siècle, héritières de l'hostilité séculaire remontant au Moyen Age*». Il faut dire que les Liégeois vont souvent jouer Versailles contre Bruxelles et Vienne.



Si ces relations ont souvent été ponctuées par des mouvements de troupes, il ne faut pas voir dans ce dernier mot ce qu'on y voit aujourd'hui. C'est le grand mérite du professeur Francis Balace de le rappeler dans sa communication intitulée Des «wallons» sous le lys. Sous l'Ancien Régime, et particulièrement dans le domaine militaire, le mot wallon n'est en rien lié à la langue ni même à un terroir limité aux provinces romanes des Pays-Bas et à la Principauté. Les régiments "wallons" sont ceux qui sont levés dans l'ensemble des Pays-Bas espagnols d'abord, autrichiens ensuite (donc aussi les régiments «flamands» !). Et souvent, l'appellation demeure, même après un changement de frontière: c'est le cas par exemple des régiments levés par la France à Lille lorsque cette ville aura rejoint la couronne. Les Liégeois, eux, ne sont jamais mentionnés comme "wallons". Quant à la motivation de ces troupes, Francis Balace en précise bien le cadre: «*"Servir" est un métier comme un autre, rappelle-t-il, avec d'une part un patron, de l'autre un "employé". Il suppose que l'on respecte les règles*

élémentaires d'un "contrat", en l'espèce ne pas trahir ou passer à l'ennemi sur le champ de bataille, ne pas désertier.» Mais si le contrat est rompu par l'employeur (reddition, non paiement de la solde par exemple), le soldat se mettra vite au service du plus fort dans l'espoir de pouvoir continuer à exercer son métier. C'est même une évidence pour les officiers pour qui changer de drapeau –parfois avec tout leur régiment- est un moyen de gonfler un CV, comme on dirait aujourd'hui, peu importe que les faits d'armes aient été commis contre celui auprès duquel on postule! Et Francis Balace de rappeler par exemple la carrière de Blaise-Henri De Corte, baron de Waleffe-Saint-Pierre, qui servit sous une dizaine de drapeaux au moins : *«De nos jours, précise Balace, une telle carrière aurait été interrompue rapidement par un peloton d'exécution...».*



*La machine de Marly construite sur un bras de la Seine.
Gravure en coloris d'époque, début XVIII^es.
Paris, N.De Poilly, A la belle image, Collection du Château de Modave*

«Belle Liégeoise»

Mais il n'y a pas que les armes qui parlent, les ambassadeurs aussi. Chargé de cours à l'Université, Daniel Droixhe dresse le portrait de l'un d'eux, le chevalier de Heusy, représentant du Prince-évêque de Liège à la cour de Versailles. Ce n'est cependant pas pour son action diplomatique que Daniel Droixhe l'épingle ici, mais pour le regard «éclairé» qu'il jette sur les classes les plus laborieuses de la Principauté. Dans un essai publié en 1773, consacré à l'établissement d'un hôpital général, il y indique clairement que bien des pauvres n'ont aucune envie de continuer à pratiquer le métier de gueux, mais que beaucoup préféreraient travailler s'ils trouvaient ainsi les moyens de subsistance pour eux et leur famille. Même si, pour lutter contre cette pauvreté, il suggère de séparer les oisifs du reste de la population, de les éduquer (quelque peu de force, par exemple les petites filles seraient formées à la filature) et surtout de leur ôter tout ce qu'il présente comme autant d'occasions de corruption : repos, loisirs, religion et argent. De l'aide, oui, mais uniquement en nature, sous forme de pain ou de logement par exemple.



Anne Josèphe Terwagne (Anonyme), dite Terwagne de Méricourt (1762-1817). Paris, Musée Carnavalet/ Roger-Viollet.

Le professeur Philippe Raxhon, pour sa part, nous entraîne à la suite d'une «amazone liégeoise», Anne Josèphe Terwagne, dite Théroigne de Méricourt. Il constate le rôle que l'historiographie lui fait jouer dans la marche sur Versailles d'octobre 1789. Un rôle disproportionné, souligne Philippe Raxhon, qui participe à la naissance du mythe de la «Belle Liégeoise». Le fait historique est la marche des femmes qui, le 5 octobre 1789, quittent les Halles de Paris et se dirigent vers Versailles pour réclamer du pain au Roi. C'est le prélude au retour du Roi dans la capitale française. Mais la belle Théroigne n'y est pas – contrairement à ce que décrivent certains récits enflammés-, elle est à Paris où elle préfère fréquenter les tribunes de l'Assemblée constituante. Par contre, elle participe bien à la prise des Tuileries le 10 août 1792, qui signe la fin de la monarchie. Accusée d'être trop proche des Girondins, elle sera fouettée en public l'année suivante. Elle sombre ensuite dans la folie. Une

participation à la Révolution somme toute très modeste, mais qui sera compensée par l'exploitation de sa légende. Du moins en France car, comme le constate Raxhon, l'historiographie belge est, elle, bien plus discrète et jusqu'à l'année du bicentenaire de la Révolution, Liège et la Wallonie sont loin d'avoir voué un culte à la «Belle Liégeoise».

La deuxième partie de l'ouvrage, consacrée aux techniques, commence par une synthèse du Professeur Robert Halleux, qui porte sur les échanges scientifiques et techniques entre la France et le pays de Liège au XVIII^e siècle. D'emblée, on est prévenu : il y a une différence importante entre sciences et techniques. Côté scientifique, la cour savante du Prince Evêque Ernest de Bavière, une des plus brillantes d'Europe, s'est dispersée avec sa mort en 1612. En outre, note Robert Halleux, l'élite intellectuelle de la principauté a été muselée par la condamnation de Galilée en 1634. Il n'y a guère que le visétois François-René de Sluse, juriste et mathématicien, correspondant de Pascal, qui émerge quelque peu.

Par contre, les techniques qui tournent autour de l'industrie métallurgique connaissent un essor considérable, font figure de référence internationale et essaient dans toute l'Europe.

Habiles graveurs

Le professeur Jean-Patrick Duchesne ouvre la partie consacrée à l'art par la synthèse de deux siècles de contribution wallonne à l'art en France. Il remarque d'emblée que *"La principale caractéristique de la production artistique en terre romane de Belgique est l'extrême mobilité de ses créateurs."* Les grands foyers artistiques européens, dont Paris, attirent évidemment les meilleurs de nos artistes. Le maître orfèvre Jean Warin (ou Varin, Liège 1607 – Paris 1672) est l'initiateur d'une avant-garde artistique liégeoise à Paris. Son ascension est favorisée par Richelieu qui le charge de mettre en œuvre la réforme monétaire voulue par Louis XIII. On lui doit de nombreuses pièces, médailles et bustes, dont celui du Cardinal de Richelieu qui orne la bibliothèque mazarine à Paris. D'autres études dans le livre s'attachent à ce personnage extraordinaire.



L'abolition de la servitude dans les domaines du roi de France
 (Léonard Defrance, après 1779), huile sur bois,
 Liège, Service d'Histoire de l'Art de l'Époque contemporaine de l'Université

Parmi les nombreux artistes qui s'établiront à Paris à sa suite, il faut citer le graveur Jean Waldor (ou Valdor, Liège, 1616-1675) qui deviendra un des artistes les mieux dotés par le Roi-Soleil. Il faut dire que ses Triomphes de Louis le Juste, XIII du nom, Roy de France et de Navarre sont une ode à la gloire de Louis XIII et de son jeune successeur. Un travail imposant, comprenant cent douze planches. La gravure est d'ailleurs une sorte de chasse gardée des Liégeois. Ils seront nombreux à y défendre leur art.

Côté peinture, signalons Bertholet Flémal (Liège, 1614 -1675) qui décroche quelques belles commandes comme une participation à la décoration de l'hôtel Lambert sur l'île Saint-Louis et de l'église des grands augustins; on lui doit aussi le plafond de la chambre d'audience de Louis XIV aux Tuileries.

La présence wallonne à Paris et Versailles à cette époque doit évidemment beaucoup à la saga du trio Redouté. Tous trois sont nés à Saint-Hubert (respectivement en 1756, 1759 et 1766). L'aîné, Antoine-Ferdinand prépare le terrain pour ses frères. Le plus célèbre est Pierre-Joseph qui reste, à ce jour encore, le peintre botaniste le plus reconnu au monde. Léonard Defrance (Liège, 1735-1805) est un autre grand nom qui nous a laissé des scènes de genre comme des vues d'industrie ou des aspects de l'évolution sociale.



Bouquet des Camélias, narcisses et pensées
 Pierre-Joseph Redouté, 1833

Professeur émérite, Pierre Colman détaille le parcours de l'un de ces artistes, resté longtemps assez méconnu, le médailleur et sculpteur Gérard-Léonard Hérard (1636-1675). Il n'en reste malheureusement que peu de traces (même l'orthographe de son nom et sa date de naissance sont restées longtemps incertaines!).

Doctorante en histoire de l'art, Mary Etienne s'attache aux pas d'un autre sculpteur, Henri-Joseph Rutxhiel, né à Lierneux en 1775. Léonard DeFrance sera son professeur à l'Ecole centrale du département de l'Ourthe (Liège). A Paris, il fait son apprentissage dans l'atelier du sculpteur Houdon puis sera élève du grand David. Il participe à la réalisation de nombreux monuments dont la Colonne de la Grande Armée et le Palais de la Légion d'Honneur. En 1808, il sera Premier Lauréat du prestigieux Prix de Rome avec un relief intitulé Dédale attachant des ailes à son fils Icare. On lui doit aussi une monumentale statue de Napoléon, toujours visible au château de Versailles. Ce qui ne l'empêchera pas de devenir sculpteur officiel des Bourbons lorsque ceux-ci reviendront au pouvoir et de réaliser les bustes des notables du nouveau régime comme il l'avait fait sous l'Empire. En 1820, il achève une superbe statue de Bossuet qui trône encore aujourd'hui dans la cathédrale de Meaux.

Du Mont et Grétry

On ne peut passer en revue les échanges entre Versailles et la Wallonie sans taire les noms de quelques musiciens qui ont compté à la Cour. C'est au professeur Philippe Vendrix qu'est revenu ce rôle. Plus que dans d'autres peut-être, la concurrence est très rude dans le domaine de la musique. Les musiciens italiens règnent à peu près sans partage sur le devant de la scène. Deux noms émergent: Du Mont et Grétry. Le premier naît à Looz vers 1610. Il s'installe à Paris en 1643. Organiste réputé, il conquiert les charges et les honneurs, devient claveciniste du duc d'Anjou, frère du roi, organiste de la Musique de la reine puis sous-maître à la Chapelle royale. Il compose aussi beaucoup, des pièces destinées à la Musique de la Chapelle, motets et messes en plain-chant qui seront encore chantées bien après la Révolution.



André-Modeste Grétry (Liège 1741-Montmorency 1813), quant à lui, arrive à Paris en 1767. Il s'y crée très vite un réseau de relations qui, conjuguées à son talent, lui permettent de s'introduire à la Cour et d'en devenir bientôt la coqueluche. Les commandes abondent, ses œuvres sont jouées à la Cour et en ville (il "est adulé dans la capitale française" précise Philippe Vendrix) et bientôt à travers l'Europe entière.

Notons que l'ouvrage est accompagné d'un CD sur lequel sont reprises des œuvres de Du Mont et d'une demi-douzaine d'autres compositeurs. Extrait de la Messe royale de Henry Du Mont (Ensemble les demoiselles de saint-Cyr, Emmanuel Mandrin, orgue et direction).

D'autres interventions viennent compléter ce panorama. Dont celles consacrées à Rennequin Sualem et sa parenté, le constructeur de la célèbre machine de Marly. Et bien sûr celles qui retracent l'épopée des marbres qui servirent à édifier le château de Versailles.